



Ces invisibles dans la lumière des Jeux

En situation de handicap, exilées ou en reconversion, ces petites mains apportent, aussi, leur pierre à l'édifice olympique. Travailler pour les JO, c'est pour elles une reconnaissance et une fierté.

Dossier réalisé par
Vincent Mongaillard

ILS PORTENT la blouse d'agent d'entretien, de couturière, de cuisinier, d'ouvrier, de jardinier... Ils sont en insertion ou réinsertion, en situation de handicap, venus d'ailleurs... Ce sont des travailleurs de l'ombre, nous les appelons les invisibles. Mais les Jeux olympiques et paralympiques les propulsent provisoirement vers la lumière. Ils ne seront jamais reconnus dans la rue comme Tony Estanguet ou Teddy Riner. Mais eux aussi apportent, à leur manière, avec leur humilité, leur pierre (précieuse) à l'édifice.

Certaines de ces petites mains sont déjà passées à l'action, ont planté des arbres au village olympique ou fait le ménage dans les baraques de chantier. Dans moins de cinq mois, d'autres prendront le relais, laveront le linge des champions ou nourriront les spectateurs de la cérémonie d'ouverture.

Marie-Clarisse, 55 ans, cheffe congolaise en France depuis un bon quart de siècle, concoctera, elle, des spécialités riches en manioc aux para-athlètes. « C'est une fierté de cuisiner pour eux, je veux leur donner de l'amour à travers mes plats », promet-elle. En s'engageant à offrir à la planète des Jeux « responsables », les organisateurs de Paris 2024 ont décidé de miser sur des structures de l'Économie sociale et solidaire (ESS), un secteur représentant près de 14 % des emplois hexagonaux. Comment ? En leur réservant parfois des marchés lors d'appels d'offres. Au total, près de 300 entreprises de l'ESS ont, à ce jour, été « mobilisées » par Paris 2024 : 179 fournisseurs « directs » pour un montant de 19 millions d'euros et 97 fournisseurs « indirects », des sous-traitants de sociétés qui ont remporté un marché olympique. Parmi les sélectionnés, une multitude d'organismes au service de l'inclusion. Et de belles histoires.



En faisant partie de l'aventure, ils ont l'impression de compter

Laura, chargée d'insertion socioprofessionnelle



NICOLAS | Il lavera le linge du village olympique

AU BOULOT CET ÉTÉ, Nicolas, 37 ans, croisera « peut-être des stars comme le judoka Teddy Riner ». Alors il va « essayer » de glisser un petit calepin dans sa poche qu'il pourra dégainer à tout moment pour solliciter un autographe. Il pourra même s'adresser aux vedettes internationales, lui qui parle « a little bit » anglais. Durant les Jeux olympiques puis paralympiques, son accréditation autour du cou, le manutentionnaire à l'enthousiasme débordant sera affecté aux laveries du village des athlètes. « Quand je le verrai avec des habits propres, je pourrai me dire : C'est grâce à moi ! »

« Nico » se retrouve les manches depuis dix-huit ans à l'Esat (établissement et service d'aide par le travail) Le Castel à Gennevilliers (Hauts-de-Seine) qui permet à des personnes en situation de handicap

mental d'avoir une activité professionnelle tout en bénéficiant d'un accompagnement médico-social. Ce site est rattaché aux Ateliers de la boucle de la Seine qui déploieront quelque 80 employés spécialement formés dans les 12 laveries disséminées dans le village olympique en Seine-Saint-Denis.

« Ils auront des histoires à raconter à leurs parents »

« Cela va dans le sens du mouvement inclusif. Ils vont rencontrer des athlètes. Ils auront des histoires à raconter à leurs parents, à leurs frères et sœurs en rentrant à la maison », pronostique Wassila Chabane, directrice du pôle travail aux Ateliers de la boucle de la Seine, heureuse de constater que le projet « crée de l'émulation ». « En faisant partie de l'aventure, ils ont l'impression de compter. Ils

ne veulent pas être regardés comme des personnes différentes, diminuées », confirme Laura, chargée d'insertion socioprofessionnelle.

Une multitude d'organismes d'insertion se sont engagés à faire tourner les machines (à laver et à sécher) sept jours sur sept, de 7 heures à 22 heures durant trois tranches horaires quotidiennes de travail. Des agents d'accueil réceptionneront les filets de linge sale. Des « runners » se déplaceront entre les laveries. D'autres petites mains introduiront les vêtements dans les tambours... En Esat, ces « usagers » sont rémunérés environ 60 % du smic. Ceux qui officieront sur le village olympique bénéficieront en plus d'une prime, d'une semaine à quatre jours au lieu de cinq et seront payés le double le dimanche. Nicolas est impatient de participer à ce « gros

truc du monde entier ». Il savoure cette « reconnaissance ». Ses parents, chez qui il réside à Sarcelles (Val-d'Oise), eux, sont fiers. « Ils m'ont dit : C'est bien ! » Aujourd'hui, ce trentenaire aux origines gadeloupéennes est en action au restaurant de l'Esat ouvert au public et baptisé la Croisée des chemins. Dans moins de cinq mois, il changera (provisoirement) de métier et d'environnement. Il n'est pas inquiet. « Je suis prêt. Si on me montre, après, je sais. Je vis comme vous : je travaille, je dors, je suis autonome », décrit-il, un sourire greffé aux lèvres.

Une passerelle vers d'autres emplois ?

Son camarade Hamidou, 23 ans, charlotte sur la tête, s'immergera, lui, dans un univers d'effluves de lessive et d'adoucissant qu'il connaît comme les poches de sa

MARIE | Elle confectionne les serviettes des champions

Gennevilliers (Hauts-de-Seine), le 19 février. Nicolas, travailleur handicapé dans un Esat, sera employé dans l'une des 12 laveries du village olympique.



LP/OLIVIERCORSAIN

MARIE S'IMAGINE déjà devant son petit écran branché sur les Jeux de Paris. En plein effort, un champion qui s'éponge le front dans la chaleur de l'été. Et la téléspectatrice de bomber le torse puis d'interpeller sa mère à ses côtés sur le canapé : « Tu vois, maman, cette serviette, c'est moi qui l'ai faite ! »

Cette réplique, qui fleurit bon les slogans de pubs des années 1980, a toutes les chances de sonner juste dans la bouche de cette jeune femme de 28 ans. Car au printemps, au sein de son atelier de réinsertion Labeli.d à Chenôve (Côte-d'Or), elle participera activement à la production de serviettes en coton destinées aux athlètes durant les compétitions.

Un logo Paris 2024 et un pied de tour Eiffel

Labeli.d, né en 2020 au plus fort de la pandémie de Covid-19 pour produire des masques, doit en confectionner 9 000. Ces modèles jacquard seront fournis aux superstars Novak Djokovic ou Mondo Duplantis comme à tous les participants moins exposés. De format 50 x 70 cm, tissés au départ en Turquie, ils seront roses frappés du logo Paris 2024 et d'un pied de tour Eiffel.



LP/ARNAUD FINISTRE

Chenôve (Côte-d'Or), le 16 février. Marie travaille dans l'atelier de Labeli.d depuis quelques semaines.

Durant huit à dix semaines, quatre salariés procéderont à la coupe et à un double ourlet. La Bourguignonne aux ongles vernis de bleu a débarqué dans ce cocon il y a un mois et demi. Par le passé, cette titulaire d'un BEP carrières sanitaires et sociales a collectionné les emplois précaires, « que des CDD plus ou moins longs ». Elle a tout fait ou presque : secrétaire à l'hôpital, « agent polyvalent » dans une chaîne de fast-food, vendeuse dans une librairie de livres

d'occasion, employée chez un fleuriste, sans compter un stage en maroquinerie. De fin septembre à janvier, elle était au chômage. Un cauchemar pour celle qui avait « toujours été en activité » : « L'impulsion de me sentir inutile, de ne pas avoir de but ni de rythmes, l'ennui... »

« J'apprécie le travail bien fait »

Grâce à un job dating, elle a pu rebondir chez Labeli.d pour une expérience loin de ses

compétences. « À part recoudre un bouton ou faire un ourlet à la maison », elle n'avait « jamais fait de couture ». Son point fort, c'est le contrôle qualité. « J'apprécie le travail bien fait, je vais toujours trouver un petit défaut », sourit celle qui a « le souci du détail », confessant même être un brin « maniaque ».

Ce vendredi-là, au rythme des tubes de Chérie FM en fond sonore, elle passe au peigne fin des cabas en toile d'une marque de prêt-à-porter.

Elle vérifie que les anses sont bien droites ou qu'aucun fil ne pend.

L'apprentie couturière a été intégrée à l'aventure des serviettes pour récompenser son « sérieux » et son côté « volontaire ». « Elle a une forte envie d'apprendre », loue sa cheffe, Émilie Soares. Le retour à l'emploi lui a déjà permis de « prendre confiance en elle » selon Laura, responsable développement produit. « Elle a besoin de bienveillance. Ce qui lui manque encore, c'est la rapidité. Pour les serviettes, ça sera une cadence industrielle, faudra gérer le stress », prévient-elle avant d'encenser cette ouvrière qui « a l'œil » et qui « pose beaucoup de questions ».

Ici, elle pourra rester au maximum un an et demi. Elle a signé un premier contrat de six mois. Trente heures par semaine sur la base du smic pour un salaire d'un peu plus de 1 000 €. « Financièrement, ce n'est pas toujours évident, mais on fait avec », positive-t-elle. Cette mission doit lui servir de tremplin. La Dijonnaise a de l'ambition : elle veut devenir décoratrice d'intérieur. Et suit des cours à distance grâce à une formation qu'elle finance elle-même : « J'ai toujours été employée, j'aimerais être ma propre patronne ! »

LUDOVIC | Les cartes de visite de Tony Estanguet, c'est lui

IL FAUT NOTRE VISITE, qu'on s'intéresse à son profil pour que Ludovic mesure pleinement les conséquences de son « boulot » et le prestige de son client. Sans lui, le patron des Jeux olympiques, Tony Estanguet, et sa garde rapprochée n'auraient pas de coordonnées à laisser noir sur blanc à leurs puissants interlocuteurs. « Mais pour Ludo,

au début, c'était un job comme les autres », constate Pascal Guilbert, responsable du service impression numérique chez Handiprint. L'intéressé opine du chef. « C'est là, maintenant, que je réalise que ce sont des gens importants, pas quand j'ai découpé leurs cartes de visite. Tony Estanguet, ça ne me parlait pas au début. Je me dis aujourd'hui : Ah oui,

quand même, c'est pas rien ! », commente l'ouvrier qualifié, jean aux multiples poches, sweat à capuche et chaussures de sécurité. « Ça n'arrivera qu'une fois, ce genre de commande, dans une vie ! », savoure-t-il en décalage. « Oui, et tu l'as fait », le félicite l'encadrant.

95 000 sésames avec nom prénom, fonction...

Ludovic, 42 ans, opère depuis douze ans chez l'imprimeur Handiprint à Cherbourg (Manche). Cette entreprise adaptée emploie 220 salariés, dont 170 en situation de handicap. Ludo est chargé de transformer des planches cartonnées en cartes de visite à l'aide d'une machine bien plus sophistiquée qu'un massicot. Pour les acteurs de Paris 2024, la PME a conçu 95 000 sésames avec nom et prénom, fonction, adresse mail, parfois numéro de portable. Les contacts s'affichent aussi en braille.

Ludo reste modeste. « Je n'ai pas eu une grande importance mais c'est un plaisir pour moi d'avoir participé à

l'élaboration des cartes de nos JO... » Ce Normand revient de loin. Titulaire d'un BEP tourneur-fraiseur, il a connu des « complications dans la vie ». L'enfer de la toxicomanie, accro à « pas mal de drogues ». « Ça m'a envoyé en hôpital psychiatrique. » Voilà une décennie qu'il a « arrêté définitivement ». « Le travail, ça aide », s'accroche celui qui bénéficie d'un « traitement médicamenteux » quotidien « pour aller bien dans la tête ».

Les JO, le quadragénaire les vivra depuis son salon. « Je vais regarder un peu de tout, notamment la finale du 100 m », programme-t-il. Il n'a pas prévu d'assister « en vrai » aux épreuves. « Pour lui, comme pour ses collègues, ça reste quelque chose d'inaccessible », regrette Maxime Lelong, « le boss » d'Handiprint. « Bon, si on me donne des places, je ne vais pas refuser », réplique alors le manutentionnaire. Et de tendre une perche au président du comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques : « Tony, pense à moi... »

Cherbourg (Manche), le 7 février. Dans l'entreprise adaptée Handiprint, Ludovic a travaillé à la découpe des cartes de visite des membres du comité d'organisation des Jeux.



LP/JULIE FRANCHET

blouse. Car il est employé à la blanchisserie de l'Esat qui œuvre pour des spas, hôtels, maisons de retraite... La parenthèse olympique l'enchant. « Ça va beaucoup me plaire, ça me changera les idées ! » Ce perfectionniste a tout de même un « peu peur de faire mal les choses », de se « tromper sur les températures ». « Impossible, il n'y a qu'un programme à 30 °C », le rassure la directrice Wassila Chabane. Aucun risque donc que le kimono de Teddy Riner ressorte en taille enfant !

Nicolas, lui, s'y voit déjà : « Le blanc avec le blanc, la couleur avec la couleur... » Cette future mission estivale est une étape parmi d'autres dans ses ambitions professionnelles. Lui souhaite devenir salarié en entreprise, être embauché en « milieu ordinaire », comme il dit, pour ne plus avoir l'étiquette du travailleur handicapé. « Quand il fera son CV, il y aura une expérience JO », applaudit sa responsable.